

DOMINIQUE ZIEGLER ET L'AFRIQUE

«J'aime la cohésion sociale que l'on rencontre en Afrique, la communion entre les gens»

DOMINIQUE ZIEGLER ET SON PÈRE

«Mon père a eu raison d'écrire ses bouquins, il a pris des risques, il a risqué sa vie»

DOMINIQUE ZIEGLER ET LE THÉÂTRE

«Je suis partisan d'un théâtre qui utilise l'humour pour poser des problématiques politiques et sociales»

AUTEUR À SUCCÈS A 31 ans, le fils du célèbre sociologue Jean Ziegler vient de triompher à Genève avec la pièce de théâtre qu'il a écrite, «N'Dongo revient». Rencontre avec le fils de...

«Je crois à un théâtre de combat»

– Comment l'idée de cette pièce est-elle née?

– En rentrant d'un voyage au Togo avec mon père, l'année dernière. J'ai vu des gens magnifiques et chaleureux, mais qui sont écrasés par une dictature. Celle du général Eyadema, mis en place par la France et au pouvoir depuis trente-cinq ans. Il truque les élections, il torture les opposants. Au retour, j'ai suivi l'Université d'été des droits de l'homme, et j'ai fait mon travail de diplômé sur le Togo. C'était tellement lourd que j'ai eu besoin d'exorciser cela, de faire une espèce de récréation mentale. Je me suis dit qu'il y avait des ressorts comiques malgré toute l'horreur.

– Vous avez conçu l'humour comme une arme?

– Oui, j'aime le théâtre populaire, le théâtre comique, qui permet de faire passer beaucoup de choses par l'humour. Je voulais dénoncer le soutien occidental aux dictatures africaines tout en proposant un spectacle qui plaise au public. Dans la pièce, je dégomme des gens que je n'aime pas, c'est-à-dire un dictateur africain et le président d'un pays occidental qui est son principal soutien. Les deux font de grands discours sur la démocratie et sur les droits de l'homme, mais ils font exactement l'inverse. Leurs véritables motivations, c'est l'argent, l'obsession du pouvoir, la mégalomanie.

– Ce voyage au Togo, c'était votre première expérience de l'Afrique?

– Ma mère est Egyptienne, donc j'ai le continent africain dans mes gènes. Mais c'est surtout la découverte de l'Afrique noire qui m'a complètement subjugué. Depuis que j'ai 5 ou 6 ans, j'ai accompagné mon père dans ses voyages. Congo-Brazzaville, Mali, Burkina Faso, Bénin, Sénégal, Ethiopie, etc. Il me prenait toujours avec lui. Il allait faire ses conférences, et moi, je foutais le camp dans les rues et je rencontrais les gens. J'ai découvert une

culture, une autre planète, une autre manière d'envisager les relations humaines, et ça m'a complètement bouleversé.

– Qu'est-ce qui vous plaît particulièrement?

– La dimension sociale, la cohésion sociale, qui est très forte. Une petite anecdote: quand on était avec mon père au Togo, dans un village, on voit un type assis sur une chaise, une bougie allumée sur la tête. Il était suant, transpirant, et tout le village se trouvait autour de lui. Des gens qui faisaient des incantations, qui priaient... On apprend que le type est très malade, et que tout le village s'est réuni pour le guérir. Quand l'énergie du village sera en lui, le type va aller dans une source sacrée à quelques mètres, et il en ressortira guéri. J'aime cette communion entre les gens du village, qui ne lâchent pas un des leurs. Je crois à la puissance de l'énergie; je ne suis pas croyant, mais je suis réceptif.

– Comment êtes-vous venu au théâtre?

– Après le collège, j'ai fait trois jours d'armée, qui se sont très mal passés. Je déteste foncièrement les militaires, c'est une organisation barbare et stupide dont le seul but est d'apprendre à tuer. J'ai craqué très vite, et ensuite j'étais un peu paumé. J'ai travaillé un mois dans la communauté d'Emmatis en Italie, à Arrezzo. J'avais 20 ans, je me suis retrouvé à porter des gros meubles avec des ex-taulards, des ex-clodos, plein de gens qui avaient un parcours de vie très dur. L'ambiance était très tendue, mais j'ai découvert que les êtres humains ont toujours un bon fond en eux.

Je suis allé ensuite au Chili, pour Emmatis, puis dans d'autres pays d'Amérique du Sud. J'ai découvert la même problématique que celle que je traite dans la pièce, en l'occurrence les relations entre les Américains et les dictateurs latins. J'étais effaré par le cynisme des Etats-Unis, qui perdure évidemment. Pour leur retourner

leur langage simpliste, je dirais que l'axe du mal, ce sont les Etats-Unis. J'ai une haine farouche pour George Bush, qui était déjà recordman des exécutions capitales quand il était gouverneur du Texas.

– Vous n'avez pas choisi l'Université?

– Quand je suis revenu en Suisse, mon père m'a dit: «Fais l'Université, c'est la seule voie.» Moi, j'avais surtout soif d'action, même si je ne savais pas comment la concrétiser. Entre 20 et 24 ans, j'ai beaucoup tâtonné, j'étais dans des squats où on essayait de refaire le monde, c'était une très belle expérience communautaire, mais après un moment j'ai vu que j'étais dans un tunnel. J'avais des amis qui faisaient du théâtre à Paris. J'ai suivi leur exemple. J'ai fait une école de théâtre à Genève, et j'ai été engagé assez vite au Théâtre de Carouge par Georges Wod, qui est devenu un ami.

– Vous êtes aussi révolté que votre père, mais vous n'avez pas choisi la voie politique, mais artistique. Pourquoi?

– Je crois que c'est une question de génération. Mon père croyait beaucoup aux partis politiques. Il croyait que l'avènement des socialistes en France, ça allait changer le monde. Il croyait que telle guérilla qui prenait le pouvoir dans tel pays allait imposer la justice sociale. Or on s'est très vite aperçu que le pouvoir corrompt et que tous les beaux discours passent très vite à la trappe dès qu'on atteint un but.

– Vous ne militiez pas du tout?

– Non, ça m'emmerde royalement. Je me suis engagé dans la seule voie qui me semblait être bonne, la voie artistique. Car qui dit art – musique, théâtre ou peinture – dit liberté totale d'expression. J'ai une méfiance vis-à-vis du pouvoir politique. D'ailleurs mon père a changé depuis, il a aussi vu la déconiture de certains mouvements qui arrivaient au pouvoir, il a vu la trahison des socialistes en France, en Espagne, en Angleterre. Et je ne parle même pas de socialistes suisses: ce sont des poids plumes!

– Certains révolutionnaires vous ont-ils marqué?

– Thomas Sankara, surtout. Quand il a pris le pouvoir au Burkina Faso, en 1980, on y est allés tout de suite. J'avais 14 ans. Il a envoyé balader les Français. Il dit à peu près à



HOMME DE THÉÂTRE Dans sa première pièce, «N'Dongo revient», Dominique Ziegler exprime son amour pour une Afrique toujours écrasée par les dictatures. Photos: Di Notti

Mitterrand, en visite officielle, qu'il était un sale colonialiste. Un mec très courageux, qui s'est heurté au pouvoir traditionnel dans son pays en soutenant l'émancipation des femmes, en luttant contre l'excision. Il habitait dans une maison de la taille d'une baraque de saisonnier. Il roulait en Deux-Chevaux, il était contre les abus de pouvoir. Il s'est fait renverser en 1988 par Blaise Campaoré, qui était son meilleur ami et avec lequel j'avais fait un voyage de trois jours. Lui, c'était un alphabète complet, on disait d'ailleurs: «Thomas c'est la tête, et Blaise c'est les bras.»

– Vous partagez les mêmes valeurs que votre père?

– Oui, je suis tout à fait d'accord avec sa ligne politique. Il a eu raison d'écrire les bouquins qu'il a écrits, il a pris des risques, il a risqué sa peau. J'ai grandi à Choulex, un petit village très calme, très beau, avec des gens supersympas. Mais ce cadre est un peu trompeur. Quand mon père a écrit «Une Suisse au-dessus de tout soupçons», en 1975, il y a eu une réaction viru-

lente de la part de l'establishment. Le mot d'ordre, c'était: «Ziegler est un traître, qu'il retourne à Moscou.» J'avais 5 ans à l'époque. A la maison, on recevait des appels anonymes de mecs qui voulaient le flinguer. Des fous débarquaient chez nous. J'ai appris plus tard qu'il y avait des menaces de mort sur moi, des flics me surveillaient sur le chemin de l'école.

– Avez-vous déjà un projet de nouvelle pièce?

– J'ai déjà écrit un truc. Pas sur l'Afrique, cette fois, mais sur la problématique du suicide chez les jeunes, en Suisse. J'ai essayé de traiter cela par l'humour. On va voir ce que ça donne! Mais, pour l'instant, la priorité est de faire tourner la pièce «N'Dongo revient». On va la jouer à Paris au mois d'avril, mais j'aimerais beaucoup la montrer aussi en Suisse romande. J'espère que des théâtres de Lausanne, de Fribourg ou de Neuchâtel vont prendre contact avec nous.

Propos recueillis par Robert Habel



«J'espère que «N'Dongo» va tourner en Suisse romande»

DANS LES PAS DE SON PÈRE Dominique Ziegler a parcouru le monde



8 ANS Dans les bras de son père, à Choulex.



26 ANS Au Pakistan, dans la région de Lahore. Photos DR



14 ANS Au Burkina Faso, rencontre avec Thomas Sankara.



15 ANS Avec son père, au Sahara occidental avec le Front Polisario.



30 ANS Au Guatemala, sur un volcan.



18 ANS Au Sénégal.

PUB

FONDATION PIERRE GIANADDA MARTIGNY

MUSÉE GALLO-ROMAIN - MUSÉE DE L'AUTOMOBILE
COLLECTION LOUIS ET EVELYN FRANCK
PARC DE SCAULPTURES

Van Dongen

– Le fauve qui aimait les femmes –
(Jean-Marc Tasset - Le Figaro)

Jusqu'au 9 juin 2002
Tous les jours de 10 h à 18 h
Visite commentée: mercredi 13 mars 2002
à 20 heures (sans supplément)

UBS
Avec le soutien d'UBS

Rens.: tél. (027) 722 39 76 - fax (027) 722 52 85
http://www.gianadda.ch - info@gianadda.ch